

RAPPORT

DE

L'ASSOCIATION

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTREAL

AOÛT 1872

(AVEC L'APPROBATION DES SUPERIEURS)

VINGT-DEUXIÈME NUMÉRO

MONTREAL :

DES PRESSES A VAPEUR DU NOUVEAU-MONDE

30, RUE ST. GABRIEL

1872

RAPPORT

DE

L'ASSOCIATION

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTREAL

AOÛT 1872

(AVEC L'APPROBATION DES SUPERIEURS)

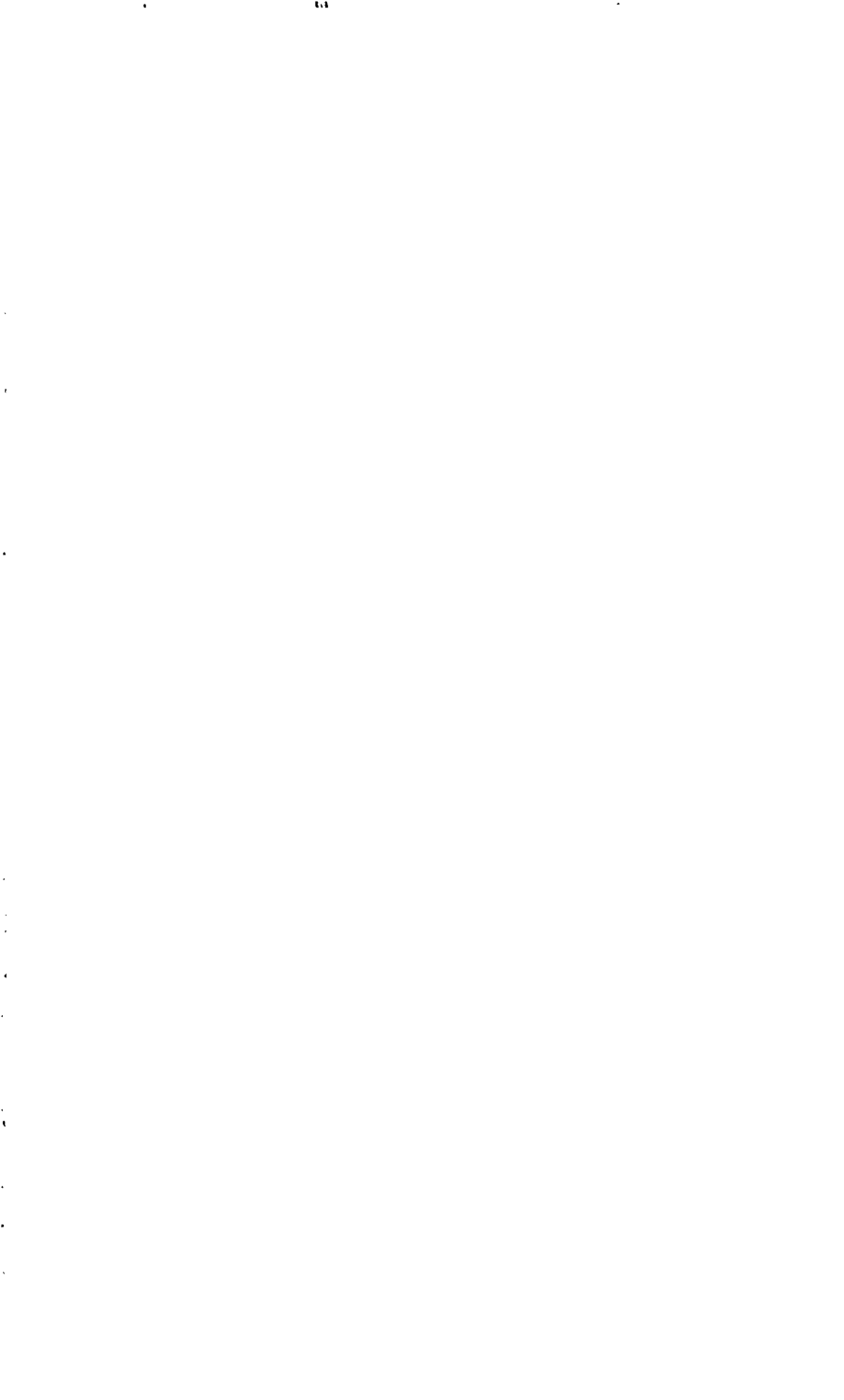
~~~~~  
VINGT-DEUXIÈME NUMÉRO  
~~~~~

MONTREAL

DES PRESSES A VAPEUR DU NOUVEAU-MONDE

30, RUE ST. GABRIEL

—
1872



LETTRE

DU

RÉVÉREND PÈRE LACOMBE, O. M. I.,

A

MM. LES CURÉS DU CANADA.

MONTRÉAL, 25 Juillet 1872.

MONSIEUR ET BIEN VÉNÉRÉ CONFRÈRE,

Permettez aujourd'hui au dernier d'entre vous, à un missionnaire du Saskatchewan, qui depuis plus de vingt ans a laissé son pays, avec ceux qu'il aimait, pour aller au secours de l'Indien du Nord-Ouest, permettez-lui, dis-je, de vous adresser ces quelques lignes pour implorer votre charité, pour son Evêque et ses missions. Malgré les circonstances difficiles du moment, et les quêtes continuelles, qui réclament votre secours de tous les côtés; cependant, appuyé de l'approbation de votre charitable Evêque, j'oserai aller frapper à votre porte et à celle de vos paroissiens, fort de mes titres de compatriote et de ma vie, dont déjà une grande partie a été consumée parmi les Sauvages. Si ma demande est inopportune, vû ce que vous avez déjà fait pour nous, je saurai me soumettre et supporter un refus qui serait loin d'être injuste.

Oui, Monsieur, je ne suis pas sans connaître vos charités de tous les jours, vos œuvres à soutenir, etc., etc., mais n'aurai-je pas le droit, moi aussi, de venir vous demander la *charité*, comme ceux qui sont venus d'Irlande, d'Afrique, de Syrie, etc., etc.? N'aurai-je pas la même hardiesse qu'eux, pour vous tendre la main? Vous me répondrez, et avec raison, que vous êtes fatigué et épuisé par ces quêtes continuelles, et moi, votre missionnaire, votre ami et votre compatriote, sans être arrêté par vos justes plaintes, je vous montrerai notre jeune Diocèse de St. Albert, nos missions qui commencent, le parti protestant qui s'empare de notre influence religieuse, je vous montrerai le *statu-quo* dans lequel nous sommes obligés de rester, à cause des

malheurs de la Propagation de la Foi en France, je vous montrerai cette vallée du Saskatchewan, où se trouve le siège de notre Evêché, je vous montrerai, dis-je, ce jeune pays, qui attend du clergé canadien, en ce moment, sa vie, son avenir, enfin l'espérance d'être un jour un nouveau Canada. Si vous prenez en considération tout cela, ne trouverez-vous pas encore une obole, dans le trésor de votre charité, pour avancer notre œuvre, qui est aussi la vôtre à tant de titres ? je vous dirai aussi que celui *qui est affamé n'a pas d'oreilles*,..... Nous, vos missionnaires, ne devons pas être *affamés* pour le salut du pauvre sauvage et des âmes confiées à nos soins, et que nous avons gagnées avec tant de fatigues ? *Affamé*, comme je dois l'être moi aussi, je ne recule devant aucune convenance et comme le pauvre affamé, qui s'occupe peu, si on va le refuser, je viens demander en toute confiance. Le pauvre honteux aime mieux mourir de faim, que d'aller s'exposer à l'humiliation d'un refus, mais moi, quoique *pauvre*, il me semble que je ne dois pas avoir honte, et que ceux à qui je m'adresse comprennent ma position.

Il y a une dizaine d'années, un vénérable prêtre du Diocèse de Nesqually venait réclamer votre sympathie et l'influence de votre zèle pour sa patrie d'adoption. Vous avez entendu son cri de détresse, et aujourd'hui le Canada peut se glorifier d'avoir établi la Religion Catholique dans l'Orégon. Ce que ce zélé missionnaire vous demandait alors, pour son Evêque et les peuples de ce pays, moi aujourd'hui, fort de la même confiance, je viens vous le demander pour le mien et nos peuplades, dont une grande partie sont encore infidèles.

Pour vous mettre plus à même de connaître notre position et nos besoins, je me permettrai de mettre sous vos yeux un *aperyu* du Diocèse de St. Albert, pour lequel je viens implorer votre sympathie, ce qui vous permettra de juger combien nous méritons votre bienveillance et votre charité.

Ce diocèse, formé d'une partie de celui de St. Boniface, a été canoniquement érigé, sous le titre de St. Albert, par le Souverain Pontife, dans le mois de Septembre dernier ;

c'est le Dimanche *in albis* dernier que Mgr. Grandin, transféré du siège de Satala, prenait possession du nouveau siège de St. Albert et en devenait le premier Evêque.

Ce nouveau Diocèse du Nord-Ouest comprend quatre grands districts, celui de Saskatchewan, de Cumberland, de la rivière aux Anglais et d'une partie d'York. Le District de Saskatchewan, dans lequel se trouve St. Albert, est celui qui offre le plus d'avenir, par sa position géographique, où passera plus tard le chemin de fer du Pacifique. Cette partie va, chaque année, prendre plus d'importance que jamais, par l'émigration, qui doit y affluer. Notre grande douleur aujourd'hui, c'est de ne pouvoir y multiplier les missions, suivant le besoin, qui se fait sentir de plus en plus. Des ministres protestants profitent de notre faiblesse pour tâcher de s'emparer de notre influence, et ne cessent de dire aux Sauvages, que c'en est fait de nous. Dans le moment présent, ne pas vouloir avancer, c'est reculer; et ce que nos adversaires gagnent aujourd'hui sur nous, ne nous reviendra pas, malgré ce que nous pourrions faire plus tard.

St. Albert, résidence de l'Evêque, est la principale station et se forme d'une population principalement composée de Métis; à 45 milles de là se trouve la mission du lac Ste. Anne, la plus ancienne des missions de tout le Nord-Ouest. elle a été fondée par le premier missionnaire de ce pays, le vénérable M. Thibault, qui le premier a enseigné notre sainte Religion aux Métis, aux Cris, aux Assiniboïnes et aux Montagnais. Ce zélé et saint prêtre mérite, à plus d'un titre, le souvenir et l'estime de tous ceux qui marchent sur ses traces. La mission du lac Ste. Anne se compose de Métis et d'Assiniboïnes.

De St. Albert, à 8 milles se trouve le fort Edmonton, qui forme une desserte, ainsi que le fort des Montagnes Rocheuses, à 180 milles d'Edmonton, que nous visitons en différents temps; à 120 milles plus bas que St. Albert, sur la Saskatchewan, se trouve la mission de St. Paul des Cris, exclusivement pour ces Sauvages. Les missionnaires de cette place sont obligés presque continuellement d'accompagner les Indiens pendant leur chasse à la prairie. Ils sont l'hiver et l'été, forcés de vivre comme leurs néophytes et

de se soumettre à toutes les misères et privations de ces peuplades nomades. Il y en a déjà un bon nombre qui sont d'assez bons chrétiens, et ce nombre augmenterait vite, si nous pouvions faire quelque chose pour ces pauvres Sauvages. Si nous pouvions faire quelques dépenses, pour les aider à se former en réductions, nous aurions l'espérance de former des chrétiens sur un bien meilleur pied et avec bien plus d'avenir que nous ne pouvons le faire à présent.

Nous avons aussi dans le District de Saskatchewan, les quatre tribus des Pieds-Noirs, des Gens du Sang, des Piegane et des Sarcis, qui forment une seule et même nation, qui occupent le centre des grandes prairies, entre le Missouri et la Saskatchewan. Parmi ces Sauvages, qui comptent encore 900 loges, nous n'avons malheureusement aucun établissement : nous n'avons fait que les visiter, pour baptiser les enfants. Un missionnaire a déjà pu apprendre leur langue, en demeurant quelque temps au milieu d'eux, et il a pu parler au plus grand nombre en leur annonçant les premières vérités du christianisme. Mais qu'il y a loin, avant d'avoir parmi eux une vraie chrétienté, à cause de nos faibles moyens. Il faut donc attendre, et en attendant, nous verrons bientôt, à notre grande douleur et chagrin, les ministres protestants s'emparer de ces âmes ; mais enfin il y a une grande chose de faite pour les gagner à Dieu, c'est que nous sommes venus à bout de leur faire conclure la paix avec leurs voisins, les Cris. Si elle n'est pas rompue, on peut dire que pour ces deux nations, il ne faut pour le christianiser et civiliser, que du dévouement et de la persévérance de la part du missionnaire et des secours pécuniaires de la part de nos bienfaiteurs. Si nous avions les moyens, déjà nous aurions commenté un établissement bien intéressant sur la rivière des Arcs, aux pieds des Monts-Rocheux.

À 400 milles plus bas que St. Albert, se trouve le fort de traite de Carlton, sur la Saskatchewan, où se forme en ce moment une mission, qui bientôt sera un poste important, vu que le commerce va se porter de ce côté. Déjà un grand nombre de familles métissées, faisant place à l'émigration à la Rivière-Rouge, viennent chercher des terres, plus pro-

ches du buffalos, et se réunissent autour des prêtres qui sont à la tête de cette nouvelle mission.

Le District de Saskatchewan est desservi par sept prêtres et leur Evêque. Ces missionnaires sont aidés par cinq frères convers, qui s'occupent des travaux manuels. St. Albert possède un couvent de cinq Sœurs Grises; qui tiennent une école et un orphelinat, prenant soin eu même temps de notre linge et de celui de nos chapelles. Elles se dévouent là comme partout ailleurs, aux œuvres de charité, avec un zèle admirable.

Le District de la Rivière-aux-Anglais comprend deux établissements, celui de l'Île à la Crosse et celui du lac Caribou. Ces deux missions se composent principalement de Montagnais et de Cris, qui sont presque tous chrétiens. Ces districts offrent moins d'avantages pour la civilisation et l'amélioration matérielle, que celui de Saskatchewan. Ces deux missions sont desservies par cinq prêtres, aidés par cinq frères. Il y a aussi à l'Île à la Crosse un couvent de quatre Sœurs Grises, qui ont une école et un orphelinat. Il y a encore quelques autres postes, qui dépendent de ces deux missions, et qui en peu de temps formeraient des chrétientés intéressantes, s'il y avait des moyens pour bâtir. Pour préparer les voies à la civilisation dans tout cet immense pays, quel plus puissant moyen que celui employé par les missionnaires, formant de côté et d'autre, parmi les Indiens et les Métis, des chrétientés qui, plus tard, seront des centres, où de préférence viendront se grouper les émigrants canadiens.

Nos compatriotes, en nous encourageant dans les efforts que nous faisons et en nous aidant de leurs aumônes, préparent ainsi à leurs frères, les futurs civilisateurs de ce territoire, des stations de mission, où ceux-ci trouveront des amis, parmi les missionnaires et les Indiens, et des conseillers désintéressés, qui seront heureux de rendre service à leurs bienfaiteurs et aux nouveaux colons.

Dans les deux autres districts, celui de Cumberland et de York, nous n'avons pas de missions et ce n'est que très rarement que nous avons pu y faire quelques apparitions. Cependant il y a là bien des âmes, que les protestants ont

déjà commencé à gagner. Pouvons-nous voir cela, sans gémir, dans le fond de notre cœur de missionnaire? Les Esquimaux de la Baie d'Hudson sont en partie dans notre Diocèse, et jusqu'ici nous n'avons rien pu faire pour eux, excepté qu'un de nos Pères est allé passer une saison parmi cette tribu.

La belle et importante mission du Lac Labiche est aussi comprise dans le diocèse de St. Albert, mais pour le moment, cette partie est administrée par le Vicaire Apostolique de la Rivière McKenzie, car l'intérêt et le bien des immenses missions de l'extrême nord, exigent cet arrangement et cet entente avec les Evêques.

N'est-ce pas, cher Monsieur, que voilà un bien vaste champ à défricher et à ensemercer, et cela, avec notre peu de monde, mais surtout avec si peu de ressources? En face des difficultés, allons-nous nous décourager, rester tranquilles et ne pas chercher à avancer l'œuvre de Dieu mise en nos pauvres mains? Non, cher et vénéré confrère et ami, nous pouvons consumer nos forces, nous soumettre à toutes sortes de misères et de privations sans dire mot et nous plaindre; mais avant de voir languir et peut-être tomber ce que nous avons commencé avec tant de travail, ne nous sera-t-il pas permis de venir vous faire part de nos alarmes et de nos craintes, en soumettant à votre jugement notre état actuel? Dans vos mains et celles de vos ouailles se trouvent notre avenir et nos espérances. Si le diocèse de St. Albert, comme œuvre religieuse, mérite les sympathies du prêtre canadien et des fidèles, comme œuvre nationale, elle n'en commande pas moins les affections de tout cœur canadien, depuis la réunion du nord-ouest à la Puissance.

Monseigneur Grandin m'envoie aujourd'hui vers vous. Quoique Sa Grandeur m'ait chargé d'une mission bien délicate et bien difficile, je ne reculerai pas devant les difficultés, bien récompensé si par là, je puis être de quelque secours à nos pauvres missions. Avec l'approbation de NN. SS. Evêques si zélés pour l'œuvre des missions, je me présenterai en toute confiance devant vous et vos pieux paroissiens. Autant que les circonstances peuvent le permettre, j'ose espérer que vous voudrez me prêter votre concours et

appui, dans la mission que j'ai à remplir, en venant implorer la charité de mes compatriotes. S'il m'était impossible d'aller moi-même tendre la main aux bonnes âmes de votre paroisse, auriez-vous la bonté de faire faire la quête pour moi ?

Les aumônes, que j'ai déjà recueillies, dans les paroisses où il m'a été possible d'aller, sont pour moi une preuve éclatante de la grande sympathie des curés et des fidèles pour nos missions. D'ailleurs, l'accueil cordial et les invitations charitables que j'ai reçus, confirment abondamment les espérances de mon Evêque et de son pauvre missionnaire.

Veillez agréer l'assurance de mon respect et de ma sincère affection.

ALB. LACOMBE, Ptre.,
O. M. I.

JOURNAL DE VOYAGE

DES

SŒURS DU BON PASTEUR DE MONTREAL ALLANT A QUITO.

Le 1er Mai, mois béni dont l'heureuse coïncidence semblait nous attester la protection spéciale de Marie, fut l'époque fixée pour notre départ; notre colonie se composait de six Religieuses et d'une jeune demoiselle.

Quelques jours auparavant, nous avions la douce satisfaction de recevoir les visites de nos Révérends Supérieurs qui, tour à tour, se faisaient un plaisir de nous gratifier de leurs plus amples bénédictions.

Tout, dans cette dernière et mémorable journée passée à notre monastère du Bon Pasteur de Montréal, n'était que violentes émotions, qui semblaient vouloir nous ravir le calme qui jusque là avait siégé dans nos cœurs impatients de se sacrifier pour la gloire de Dieu. D'abord, les pieuses invocations à l'Etoile des Mers, chantées à la Messe à laquelle nous assistions pour la dernière fois dans notre aimable Sanctuaire, commencèrent à nous émouvoir et à nous arracher quelques larmes qui, néanmoins, furent bientôt essuyées par la main du Bon Pasteur, qui lui-même nous choisit, faibles instruments, pour aller propager l'Œuvre de son Apostolat sur des plages étrangères.

Nous eûmes aussi la consolation de recevoir, en même temps que ses bons souhaits, la bénédiction toute paternelle de Sa Grandeur notre digne Evêque Monseigneur Ignace Bourget; ce saint Prélat nous laissa en nous plaçant sous l'égide de l'Ange Raphaël, qui a très-bien rempli sa mission.

A 1 heure, oh! sensible moment!!! la Communauté s'assembla, et chacune de nos très aimées Sœurs nous

faisait ses éternels adieux!!! Leur charité nous embrassait si étroitement qu'elles semblaient envieuses de nous retenir encore quelques instants, mais c'était l'heure. Il fallait se quitter!!! Nous descendîmes ensuite au lieu où nous attendaient nos voitures. Ne pouvant ce jour-là avoir aucun charretier, vû qu'ils étaient retenus pour affaires publiques, les Révérendes Dames de la Congrégation, de l'Hôtel-Dieu et de la Providence eurent la bienveillance de nous procurer leurs voitures pour nous conduire au dépôt, où nous devons prendre les chars pour New-York; nous leur en fûmes très-reconnaissantes.

Notre Très-Honorée Mère, ainsi que N. T. Honorée Sœur Assistante et plusieurs autres de nos aimées Sœurs, nous accompagnèrent jusqu'à la locomotive.

Le Révérend Monsieur S. Ménard, alors Chapelain au Bon Pasteur, dont les bienveillantes bontés avaient été sans nombre à notre égard, nous avait devancées. Ce Monsieur, nous attendait, prêt à nous rendre de nouveaux services; quand nous fûmes arrivées à l'embarcadère, après nous avoir paternellement embarquées, il nous demanda si nous avions un guide de voyage; sur notre réponse négative, il s'empressa de nous en procurer un; il se priva de sa montre (don reçu d'une personne qu'il estimait beaucoup) pour nous la laisser. Ce fut à notre Très-Honorée Mère St. Jean de la Croix qu'il la remit lui disant en riant "quant à la permission, je m'en charge."

Le signal du départ étant donné, il fallut faire trêve aux tristes, mais doux entretiens. Le cœur serré, nous pressâmes fortement, pour la dernière fois, nos Vénérées Mères Supérieures, et pour quelques-unes, c'était une mère ou une sœur tendrement chéries que nous voyons avec un bien sensible regret s'éloigner de nous peut-être pour toujours.

A 3 heures, nous quittons Montréal! Notre pays natal! Notre patrie chérie!!!

Le soir, les *sleeping cars* étant remplis, et n'ayant que quatre lits pour nous sept, il nous fallut faire une ascension qui n'était pas trop facile; et c'est à qui n'aurait pas commencé; enfin nous grimpâmes de notre mieux. Oh! pour

le coup; le silence fut écorché cette fois; alternativement nous parlions, nous rions, nous dormions; le jour vint tout de même. A six heures, nous changions de train très contentes de pouvoir nous délasser un peu, très-aises surtout d'être à New-York à 1 heure. Là une voiture nous attendait; un Monsieur que nos Sœurs avaient député vers nous, nous regut avec beaucoup de bienveillance, nous faisant aussitôt conduire au "Bon Pasteur." Avec quelle bonté, quelle cordialité, nous fûmes accueillies de toute la Communauté, en particulier des Très-Honorées Mère et Sœur Assistante qui s'apercevant de notre extrême fatigue, s'empressèrent de nous enlever nos habits de voyage, puis après le diner nous firent prendre un peu de repos pour réparer nos forces.

Notre embarcation sur mer qui devait avoir lieu le 5 Mai, fut retardée jusqu'au 30; ce retard nous contraria sur le moment, mais après quelques jours passés chez nos aimées Sœurs si cordiales, si affectueuses, nous étions bien aisés de prolonger notre séjour auprès d'elles où nous trouvâmes tant de sujets d'édification.

Les Très-Honorées Supérieures, pleines de délicatesse à notre égard, redoutant pour nous l'ennui, nous proposèrent, en nous faisant le plaisir de nous accompagner, de visiter plusieurs établissements religieux.

D'abord, le 3 Mai ce fut celle de leur Monastère; il est divisé en cinq départements, le premier est la Communauté, une partie est occupée par les Religieuses, l'autre par les Madeleines; le Chœur se trouve au centre réunissant toutes les classes. Dans le second, se trouvent réunies séparément les Pénitentes et les Réformées. Dans un troisième est la classe de la Préservation.

Le 8, nous visitâmes une petite Mission de notre Ordre nouvellement établie à Brooklyn: puis le terrain d'une autre dont on était en frais d'édifier le monastère.

Le 9, c'était celle des Ecoles de Réforme toutes deux à Weatchester: l'une est tenue par les Frères des Ecoles Chrésiennes; l'autre par des Sœurs de Charité. Dans ces deux établissements sont réunis différents genres de classes Ouvrières, où l'on apprend à chaque enfant son métier.

Le 12, le Révérend Monsieur Quinn, accompagné de Monsieur l'Abbé Valois, nous fit l'honneur de venir nous voir; ce monsieur se montra très obligeant envers nous; entre autre chose, ce digne prêtre se chargea de prendre nos tickets ayant soin de nous choisir les meilleures cabines.

Le 13, nous allions à l'Hospice de St-Joseph tout près du Monastère du B. P. L'OEuvre principale de ces Rvdes. Sœurs, est le soin des orphelins; elles y reçoivent les deux sexes.

Le 19, nous visitions les Dames Ursulines dont le Monastère est retiré de la ville. Après nous avoir reçues avec beaucoup de politesse, ces Révérendes Dames nous firent parcourir les allées de leur magnifique parterre et leurs classes si bien tenues; nous eûmes aussi le plaisir de prendre le dîner chez elles avant de nous retirer.

Le 12, Messieurs Flores et Ansádo nous demandaient au parloir. M. Flores nous dit qu'il était venu précisément de Washington pour nous voir; il nous donna plusieurs informations qui nous furent très-utiles pour notre voyage, nous spécifiant les différents articles qui nous manquaient.

Le 24, quelques unes d'entre nous allèrent au Cimetière qui se trouve à quelques milles du Monastère, accompagnant le corps d'une Pénitente Consacrée, décédée la veille.

Le 25, une Dame accompagnée de deux Religieuses de la Miséricorde vinrent nous inviter d'aller avec elles sur une des îles voisines, visiter plusieurs Asiles, qui appartiennent au Gouvernement et qui sont tenus par des séculiers; les uns sont pour les enfants, d'autres pour les malades, un pour les aliénés, etc, etc. Cette île est tellement considérable, qu'il nous aurait fallu plus d'une journée pour en parcourir la circonférence.

Le 27, deux de nos Sœurs sortirent pour acheter des articles qui nous étaient nécessaires pour poursuivre notre voyage. Nous profitons de nos temps libres pour continuer l'étude espagnole que la Révérende Sœur Joséphine, religieuse de la Providence de Montréal, avait eu la grande bonté de nous enseigner sans interruption pendant près de deux mois.

Durant notre séjour à New-York, plusieurs jeunes Demoiselles très-recommandées vinrent supplier nos Très-Honorées Supérieures de vouloir bien les accepter comme Postulantes, désirañt nous accompagner à Quito: une d'elles surtout, après avoir essayé de compléter la somme nécessaire pour son passage, fut très-péñée, se voyant déçue dans ses calculs; cependant, sans se décourager, elle demeura dans l'espoir de pouvoir bientôt réaliser son projet. De toutes celles qui se présentèrent, il n'y en eut qu'une qui fit le voyage, Mademoiselle Katie Nash.

Le 30, vers 9 heures, après avoir entendu la messe et nous être munies du pain des forts, nous nous rendimes à l'embarcation jusqu'où nous accompagnèrent les Très-Honorées Supérieures du Monastère du Bon Pasteur. Nous primes aussitôt nos cabines dans le vapeur du nom de *Reine de l'Océan*. Quand nous aperçumes cet immense vaisseau, notre pauvre cœur se mit à battre bien fort, redoutant les dangers; mais avec une ferme confiance, nous recommandâmes notre traversée au Divin Pilote, également nous nous mimes sous la protection de la Sainte-Vierge notre bonne Mère guide du Marin, et alors le calme nous revint. La T. H. Sœur Assistante M. de l'Enfant-Jésus, demeura avec nous jusqu'à midi où elle nous fit ses adieux pour s'en retourner.

A 3 heures nous partions!!! Nous fumes très-bien jusqu'au lendemain matin à déjeuner où chacune, après s'être rendue à table, se retira pressée par les nausées, le plus promptement possible sans avoir rien pris, surtout s'occupant peu de l'étiquette; restèrent seulement notre T. H. Mère et les deux Demoiselles qui achevèrent leur repas. La journée se passa ainsi, nous donnant des malaises par intervalle.

Dans la nuit nous traversâmes la Baie Chesapeake, lequel passage causa de violentes agitations de mer, ce qui obligea nos Sœurs de garder le lit une partie du lendemain. Donc, le 1^{er} juin à l'exception de N. T. H. Mère, nous étions toutes malades, ce ne fut qu'à midi que nous pumes sortir de nos jolis reliquaires: c'est ainsi que l'on pou-

vait appeler nos lits, tant ils étaient petits. L'après midi fut assez bonne.

Le 2, beau temps, mer calme et toutes assez bien.

Le 3, agitation de mer, toutes restèrent au lit, sauf notre bonne Mère et M. du B. P. qui s'occupèrent du soin des malades.

Le 4, les vagues étaient un peu moins fortes, et Mademoiselle Linklateur très-malade, ne put sortir que dans l'après-midi ; toutes les autres étaient assez bien. Vers 8 heures du matin, nous passions pour la première fois, depuis notre départ de N.Y., près d'une Isle : San-Salvador côte de l'Ouest. A 10 heures, après avoir fait les meilleurs préparatifs dans le salon, on se mit à sonner de tous côtés sur une grande tôle, instrument ordinaire pour donner le signal du repas ; alors on nous dit que c'était la messe, mais sans soucis ni scrupules, nous nous en dispensâmes. Que pensez vous de cela ?..... vous ne nous blâmerez nullement, n'est-ce pas ? quand vous saurez que l'Officiant était le Capitaine : ce pauvre Monsieur s'était vêtu de blanc pour la cérémonie, symbole de l'innocence sans doute ; puis, une fois réunis on se mit à faire des prières et je ne sais quoi. A 8 heures du soir nous aperçûmes de nouveau une île du côté de l'Est, qu'on nous dit être Haiti, habité par des Espagnols et des Français.

Le 5 vers 9 heures, nous étions entre deux autres îles, ayant à gauche Jamaïca, et à droite la magnifique île de Cuba, que nous observâmes très facilement au moyen d'une lunette d'approche ; nous ne paraissions du rivage qu'à la distance d'un arpent, tandis que nous en étions éloignées de quinze ou vingt : toute la journée, le temps fut bien calme, mais la chaleur excessive ; tout le monde était sur pied. Généralement, nous avions peine à supporter la chaleur des nuits tant elle était accablante, nous étions presque toujours quasi-étouffées, chaque matin, dans nos misérables petites cabines. Le 6 avant-midi, toutes bien ; après-midi, quelques-unes sentirent un peu le mal de mer.

Le 7, beau temps, toutes bien.

Le 8, Fête-Dieu ; beau temps ; mais un peu de pluie près d'Aspinwall où nous arrivons vers midi, ayant fini de

naviguer sur l'Atlantique. En passant, nous faisons une petite observation. Ce port de mer nous a paru peu remarquable pour ses richesses. Nous commençons à connaître la jolie population du Sud ; les Nègres, en particulier les Nègresses sont sur la place toute la sainte journée faisant leur marché, portant leurs paniers sur la tête ; la plupart sont à moitié vêtues, d'autres ont des cotillons d'indiennes, le plus souvent sans manches, ayant toujours, par exemple, la grande traine d'une verge de long, ramassant toutes les saletés des rues ; jugez si ce doit être propre, surtout dans les mauvais temps, car on ne regarde pas à cela. Il n'est pas rare, non plus, de voir presque tous les enfants, même des grands de 13 ou 14 ans, complètement nus ; oh ! ça fait pitié.

Les pluies presque continuelles, dans cet endroit, rendent la température très malsaine ; la nature est bien belle mais le sol marécageux et rougeâtre ne donne d'autres produits que des fruits, tel que : ananas, oranges, bananes, etc.

Mais reprenons notre course : nous étions restées dans le bâtiment jusqu'à deux heures ; le Docteur Kirke, qui pendant la traversée s'était continuellement montré attentif à nos bespins, et nous avait rendu plusieurs petits services, se chargea de nouveau du soin de nos bagages, les fit transporter aux chars où il nous conduisit nous-mêmes, et eut de plus la complaisance de nous accompagner jusqu'à Panama ; nous y arrivâmes à 7 heures du soir. Un maître d'hôtel français, ayant, par avance, été prévenu de notre arrivée, vint immédiatement nous accueillir : déjà de jolis omnibus étaient prêts pour nous emmener à sa maison ; ces voitures à deux roues, espèces de boîtes carrées, couvertes de grosses toiles blanches, ayant pour sièges deux planches chaque côté, étaient traînées par deux ânes enharnachés de cordages, de guides de ficelle, etc., à peu près à la façon du temps "*du père du grand père de nos cousins.*" Alors le bon Monsieur nous fit signe d'embarquer. Comme nous paraissions hésiter : "montez, montez, nous dit-il, sans plus tarder ;" nous prenons place péle-mêle dans ces *carretos*. Oh ! il me semble nous voir encore là dedans ; nous ressemblions plutôt à des prisonnières qu'à des Sœurs, vrai-

ment. Ne voilà-t-il pas tout à coup, qu'il passe par la tête de nos pauvres voituriers, au nombre de quatre ou cinq, de se dévancer les uns des autres. Il fallait nous entendre : les unes riaient, d'autres criaient et pleuraient presque de peur ; mais assurément il y avait plus à rire qu'à pleurer, tant c'était original. D'une seule course nous fûmes rendues.

Quelle ne fut pas notre surprise et notre joie en même temps, lorsque, à peine entrées, nous apprîmes que Monseigneur Checa, Révérendissime Archevêque de Quito, était aussi présentement arrivant de Rome, emmenant avec lui quatorze Révérends Pères Jésuites, de plus un de ses frères, puis un autre de ses parents, un Monsieur Espagnol avec sa demoiselle, venant à Quito pour des affaires de succession.

Nous avons eu le plaisir de voir Mgr. le soir même. Sa Grandeur nous exprima son contentement par ces mots : " Oh ! c'est une fortune pour moi de vous rencontrer ici, d'autant plus que nous continuerons le voyage ensemble." Nous nous retirâmes après avoir reçu sa bénédiction, remerciant Dieu d'une si heureuse rencontre.

Le 9, après avoir passer la nuit tant bien que mal à nous tourner et retourner sur nos lits de fer, il n'était pas tard que nous étions debout ; je crois que pour le coup, nous avions les côtes sur le long. A l'exception de notre T. H. Mère et bonne Sœur Assistante qui reposaient encore, nous assistâmes toutes à la Messe dite par Sa Grandeur Mgr. de Panama. Tout le temps de la messe et même chaque fois que nous entrions dans une église, des petits muchachos (prononciation Espagnole : moutchatchos) s'approchaient avec des yeux étincelants près de Mademoiselle Katie (car c'était toujours à elle qu'on en voulait le plus) lui disaient d'un air indigné, en la montrant du doigt : "*quitese su sombrero, quitese su sombrero, c'est-à-dire : otez votre chapeau.*" Nous n'en faisons certainement aucun cas malgré l'importunité ; voilà en quoi consiste leur plus grande dévotion : c'est une grande irrévérence pour une femme, et comme nous l'appelons, nous, *un péché du pays*, que d'entrer dans une église avec un chapeau sur la tête ; par exemple, on ne se fait pas scrupule, les muchachos sur-

tout, d'y entrer nu-pieds, d'y courir, manger et converser, etc. Au *Sanctus* vous les voyez tous se frapper la poitrine avec une telle force que vous pouvez les entendre d'un bout à l'autre de l'église. Les temples sont complètement dépourvus de bancs ; les dames seulement ont de petits tapis pour se mettre à genoux ; très peu d'entre elles ont des prie-Dieu. Ça fait mal de voir, sans exceptions, dans toute cette partie de l'Amérique du Sud, les temples si négligés, même tout en ruine ; les portes toujours ouvertes, les murs tous décrépis, des clochers s'écroulant, l'herbe poussant sur les toits ; personne ne semble s'en occuper ; ces édifices sont si solides que pour sonner les cloches, on attache la corde au battant ; jugez si ce doit être musical. Les autels sont si mal tenus, qu'on ne peut croire que le Saint Sacrement y réside. On y voit partout un grand nombre de statues revêtues d'un costume très-singulier : la Sainte Vierge avec une robe d'indienne rose ou autre couleur, un manteau brun ou bleu, une ceinture verte, des gants bruns, une couronne aussi brillante que le soleil, mais que je ne puis vous décrire aisément. Il nous est facile de distinguer les saints et leur condition par les insignes et les vêtements qu'ils portent ; quelques-uns sont debouts, d'autres sont assis dans de grands fauteuils. Nous remarquons pourtant certaines choses de bien riche au milieu de tout cela, mais arrangées d'une manière si ridicule que ça ne paraît pas. Ce qu'il y a d'incomparablement beau, ce sont les crucifix et les statues représentant Notre-Seigneur flagellé, ou au Jardin des Olives. Oh ! mais, c'est si naturel et si vivement expressif, que nous nous sentons émues en apercevant ces objets ; qui nous transportent sur le théâtre du grand Sacrifice.

A dix heures, nous sortîmes de nouveau, toutes ensemble, pour visiter la Cathédrale ; c'est là qu'eut lieu une petite particularité, qui, en nous édifiant, nous amusa beaucoup : nous vîmes accourir des vieux, des vieilles, des enfants, nous demander des médailles qu'ils recevaient et baisaient avec respect, les croyant descendues du ciel. Heureusement que notre bon Père, le Rév. monsieur Arraud, avait eu la bonne idée de nous en donner quelques-unes avant notre

départ, sans cela, on nous aurait poursuivies jusqu'à Quito; mais il nous en aurait bien fallu une caisse pour satisfaire tous les requérants.

De retour à l'hôtel, le Docteur Kirbre nous laissait, nous faisant les meilleurs souhaits désirables. Dans l'après-midi, Mesdames la mère et la nièce de l'Evêque de la ville vinrent nous faire visite, et nous prier d'aller voir Sa Grandeur qui désirait nous connaître; nous acquiescâmes volontiers. Etant rendues, après avoir tour à tour, et suivant la coutume du pays, baisé la bague de Mgr., nous nous asseyâmes: imaginez-vous la belle façon que nous avons les uns et les autres; eux ne parlant pas le français, nous ne sachant pas l'espagnol, et personne pour nous interpréter. Nous nous contentâmes de nous regarder pendant un bon quart-d'heure, qui fut assez long, croyez-le; après lequel nous nous retirâmes, baisant de nouveau l'anneau de Sa Grandeur. Ce jour-là, nous eûmes aussi le plaisir d'écrire à nos chères Sœurs de Montréal et de New-York.

A 4 heures, nous rembarquâmes dans nos antiques omnibus, pour aller reprendre la navigation sur le Pacifique. Le vapeur ne pouvant parvenir qu'à une lieue du port, nous dûmes faire cette distance sur un petit *steamboat*, pour aller le rejoindre; il était 8 heures du soir quand nous fîmes l'échange de vaisseaux: Le "Pérou" était le nom de celui que nous prenions.

Le 10, avant-midi, agitation de la mer, et grosse pluie; nous étions toutes malades.

Dans l'après-midi, beau temps, toutes mieux, à l'exception de N. T. H. Sœur Assistante, qui souffrait beaucoup du mal de mer. Nous allâmes à confesse. Le Révérend Père Lopiz connaissant un peu le français, fut nommé notre confesseur de voyage; quant au confessionnal, on l'eût bientôt confectionné: une chaise à dossier en jonc servait de grille; puis le bon Père, de crainte que nous ne fussions gênées, eût la précaution de jeter un mouchoir dessus, de sorte que nous nous confessâmes à la mode des sœurs cloîtrées.

Le 11, dimanche matin, mauvais temps; nous sentions les

malheureux balancements des flots. Monseigneur dit sa messe dans le salon ; plusieurs des Révérends Pères et quatre d'entre nous, Ma Sœur Ste. Arsène, Ste. Perpétue et les deux jeunes filles, eurent le bonheur de faire la sainte Communion ; les autres en furent empêchées par les nausées qui venaient à tout instant. Une autre messe fut dite par un des Révérends Pères : quelques-unes essayèrent d'y assister, mais les violentes secousses les firent déguerpir les unes après les autres ; à la fin, il n'en resta plus qu'une. L'après-midi, notre chère sœur Assistante devint plus faible ; comme il n'y avait aucun médecin à bord, Monseigneur, plein de délicates attentions envers nous, lui fit donner, par un des officiers, des médicaments qui la calmèrent un peu.

Le 12, les mouvements de la mer assez forts ; toutes souffrantes jusqu'au soir, où nous pûmes sortir ; l'air nous fit un peu de bien.

Le 13, en général, nous n'eûmes que quelques malaises seulement.

Le 15, nous étions à Payta, port de mer en Pérou. N'ayant pu prendre la ligne directe de Guyaquil, qui n'est qu'à deux époques fixes pour chaque mois, nous dûmes allonger la traversée de cette distance. Le bâtiment restant à l'ancre à 7 ou 8 arpents de terre, les Révérends Pères s'empressèrent de faire préparer des chaloupes pour nous et nos bagages afin d'aborder la rive. Oh ! alors, plus que jamais, la compagnie de ces bons Pères nous paraissait indispensable ; quel secours ! surtout pour nous interpréter en espagnol : car plusieurs savaient très-bien la langue et qu'aurions-nous fait sans eux ? mais la Providence pourvoit à tout !

Quand il fut question de descendre dans les canaux, nous nous crûmes un instant près de la tour de Babel ; c'était une vraie confusion, tout le monde parlait ensemble, et avec une force à nous étourdir. Les uns disaient : " il faut embarquer ici ; " les autres : " non, allez par là ; " d'autres : " venez de ce côté. " A la fin, on s'entendit. Quel plaisir n'avions-nous pas d'entendre cela, malgré que nous n'en comprissions pas un mot.

Nous voilà donc dans cette *magnifique* ville. Un monsieur,

Prêtre, venu au devant de nous, nous introduisit dans ces jolies rues, dont les plus larges pouvaient avoir 9 ou 10 pieds, nous en traversâmes même de trois pieds. Cette plage montueuse est complètement aride, pas un arbuste, pas même un brin d'herbe n'y pousse.

On y remarque une ou deux maisons en bois ; toutes les autres sont en terre et comme en ruines, le toit couvert d'une espèce de feuilles d'arbre. "Où veut-on nous conduire ?" nous demandions-nous. Nous regardions et regardions encore, cherchant à découvrir le presbytère au milieu de ces décombres ; à la fin, on nous fit entrer dans un de ces pauvres réduits. Deux ou trois salles dans le haut, un peu mieux tenues que les autres, indiquaient que ce pouvaient être celles du prêtre : là, nous rencontrâmes Monseigneur l'Archevêque, qui nous avait devancés ; après un court entretien, Sa Grandeur s'absenta, allant reconduire l'Évêque de cette ville aussi présent, et qui partait pour ses visites pastorales ; puis ensuite disparurent tous les autres, sans nous dire mot ; nous restâmes seules, à attendre deux ou trois heures, sans savoir ce que l'on voulait faire de nous. Nous étions encore à réfléchir sur notre sort, quand enfin revinrent Notre Révérendissime Archevêque et quelques Révérends Pères Jésuites, accompagnés d'un bon citoyen de Quito, Monsieur Navarro, auquel on nous confia : "Suivez-nous," nous dit un des Révérends Pères et ce monsieur. Encore une fois, nous parcourons ces pauvres rues, à lardeur d'un soleil brûlant. Nous croyions qu'ou allait nous conduire dans un hôtel confortable au moins. Pas du tout : les hôtels, dans ces contrées, sont aussi rares que les *ponchos* à Montréal.

Pressées autant par la faim que par la fatigue, il nous tardait d'être fixées. Enfin, nous voilà au lieu de notre repos : une vieille maison abandonnée, faisant mine de tomber ; les portes, les fenêtres, tout était ouvert pour nous recevoir, c'est-à-dire tout en démente. Nous avons deux étages à notre disposition : trois salles en bas, dont une nous servait de réfectoire : trois en haut, le dortoire, un dépôt pour les malles et une petite chambre de toilette de 3 pieds carrés : les murs drapés de toile d'araignée ;les

planchers faits d'une espèce de plançons, chevillés en bois et couverts d'un joli tapis d'un pouce de terre à peu près ; nous voici dans cette misérable hutte pour deux jours et deux nuits. Notre bonne Sœur Assistante ne pouvait revenir de son étonnement, et avec de grands yeux interrogateurs, demandait aux uns et aux autres : "est-ce possible que nous restons ici ? n'y a-t-il pas d'autres maisons ? mais nous ne sommes pas assez en sûreté pour passer les nuits, ce n'est pas prudent. S'il vous plaît de nous conduire ailleurs." Sur la réponse de ces messieurs, nous vîmes qu'il fallait se résigner. Les Révérends Pères Jésuites, les pauvres Missionnaires, se réfugièrent où ils purent, étant bien souvent privés de leurs repos. Quant à nous, les jeunes, nous avons grand plaisir d'avoir été si bien aventurées, et étions presque orgueilleuses de notre installation.

Nous étions déjà disposées à coucher par terre, le châle sous la tête, quand la Providence, cette bonne Mère, vint de nouveau à notre secours. Deux demoiselles, dont l'une savait un peu l'anglais, vinrent nous offrir quelques objets ; aussitôt, nous vîmes apporter de tous côtés ce que la ville avait de plus beau : des couchettes, des matelats, des couvre-pieds blancs, de soie même ; des araps en toile fine ; des coussins tout en dentelle, mais très-petits, comme pour des poupées ; des serviettes de deux verges et demie de long, la moitié aussi en dentelle ; un crucifix d'argent, des chaises, un banc en jonc, etc. ; enfin un ameublement presque complet. Cela ne suffisait pourtant pas, il nous manquait l'essentiel : la nourriture.

Notre pauvre estomac commençait à crier ; il en était bien temps, puisqu'il était quatre heures et que nous n'avions pas diné. Alors on s'arrangea avec une bonne femme pour la table : remarquez qu'il fallait payer en avant et prévenir deux heures d'avance pour être servis à temps. Ce ne fut qu'à six heures que nous primes notre dîner et le souper en même temps. A chaque repas, cette pauvre négresse arrivait avec toutes ses marmites qu'elle déposait par place, qui, si vous vous rappelez, n'était pas des plus nettes. Les plats, les assiettes, tout était servi à terre. Une bande de petits negrillons, (ses enfants) guenilloux, barbouillés, étaient

autour, à deux mains, dans la tête, et ne se gênant pas, après cela, de prendre quelque chose dans les vaisseaux. La table paraissait assez propre; mais les aliments..... oh! je vous l'avoue, il fallait avoir l'appétit affilé, et fermer les yeux sur tout, pour pouvoir manger un peu; les viandes étaient apprêtées avec une telle quantité d'ail que le cœur nous bondissait qu'à les sentir; nous en prenions avec une grande répugnance, seulement pour nous soutenir. En dernier, nous en vinmes à ne plus nous faire servir que des œufs, étant certaines qu'on n'y mettrait rien de mal-propre au moins; mais nous fûmes bien abusées, quand parmi les œufs nous en trouvâmes de clairs. La vieille marmitonne nous observait tout le temps du repas, avec une espèce de complaisance, nous demandant, de temps à autre, si nous aimions ses potages. Certainement, lui répondions-nous, pour lui faire plaisir, eh! alors, elle était toute triomphante.

Le soir, pour plus de sûreté, nous fîmes la visite des portes; comme il y en avait qui ne fermaient pas à clef, nous passâmes la nuit inquiètes, malgré qu'on nous eût assuré n'y avoir aucun danger; nous avons bien soin de garder la lumière.

A 8 heures, nous étions couchées, quand tout à-coup on entend frapper à la porte; aussitôt, sans montrer trop de frayeur, tremblant néanmoins, nous sortons sur la galerie, au deuxième étage; d'un ton brave, mais peu rassuré, nous leur posâmes cette question: (Que quiere?) que voulez vous? Sur la réponse, nous reconnûmes nos deux demoiselles, qui venaient nous inviter à aller prendre le thé chez elles; nous les remerciâmes gracieusement, retournant bien tranquilles reprendre notre repos.

Le 15, quatre des Sœurs, les jeunes, assistèrent à la messe qui était un service funèbre. Oh! mais, je vous dirai que le *Libera* ayant eu lieu le premier, nous en étions rendues à la fin sans avoir encore pu découvrir ce que ce pouvait être.

La mort est doublement triste dans cette partie jusqu'à Guyaquil inclusivement; l'usage est d'enterrer les morts dans la nuit, vers 10 heures, et on chante leur service le

lendemain, quand il doit s'en chanter un. Un soir, nous étions à Bodegas, dans le Steamboat, nous vîmes au loin défilér processionnellement plusieurs personnes tenant des flambeaux à la main ; ne pouvant distinguer cette sorte de cortège, nous en demandâmes l'explication, et on nous dit que c'était un convoi funèbre ?

La même bière sert pour tout le monde ; on porte les corps dedans jusqu'à la fosse, dans laquelle on les jette sans plus de cérémonie ; c'est sans doute pour cette raison qu'on choisit les nuits, afin que ce soit moins laid et moins lugubre.

Mais revenons au Service. D'abord le carillon de trois ou quatre cloches sonnées à leur manière, (par le battant) semblait annoncer la fin du monde ; pour commencer, on chanta, suivant l'usage du pays, deux Nocturnes de l'Office des Morts avec l'accompagnement de plusieurs instruments de musique, tels que : l'harmonium, la flutte, la clarinette, le violon, qui, de leurs sons fêlés faisaient des accords à écorcher les oreilles. Mêlez à cela le chant varié de ces modestes chantres, qui était en tout semblable à celui d'un bonhomme sur son voyage de bois ; chacun prenait son ton sans s'occuper de celui de son voisin : un d'entre eux surtout, avec sa voix de flûte, aurait pu faire ouvrir la voûte. Leurs manières sont tout à fait originales ; néanmoins ; nous ne pouvons nous empêcher d'admirer leur simplicité et d'être édifiées de leur foi. Nous ne pouvions sortir sans être observées comme des curiosités :

A midi, notre vieille, retardant de nous apporter son frugal repas, pour apaiser la faim qui aurait dévoré un gigot tout entier, nous fîmes acheter des *crackers* par un *muchacho*. Ne pouvant nous faire entendre d'aucune manière, nous imaginâmes de faire un patron de papier piqué d'épingle et de l'envoyer au marchand, ce moyen nous réussit très bien.

Le soir, les jeunes demoiselles vinrent de nouveau nous offrir le thé ; comme nous n'avions que la rue à traverser, et surtout pour ne pas les désobliger, nous y allâmes. Ma Sœur Ste. Perpétue souffrant du mal de dents, garda la maison avec ma Sœur Ste. Agathe. Pendant la soirée, on

nous montra un cadre représentant le plan de Quito, parmi les édifices nous y avons vu le nôtre.

Le 16, Fête du Sacré Cœur de Jésus, si nous en exceptons Notre bonne Mère et Sœur Assistante, ayant toutes assisté au Saint Sacrifice de la Messe, nous eûmes le bonheur de nous unir mystiquement au Saint et divin Cœur de ce bon Jésus. Toute la journée nous fîmes des vœux au Ciel pour partir ; toute la journée aussi nous laissa dans l'incertitude. Dans l'après-midi Monseigneur l'Archevêque vint nous voir, puis nos demoiselles ; l'une d'elle désirait beaucoup nous accompagner comme postulante, elle en parla même à Sa Grandeur qui en aurait été très-contente, mais sa famille s'y opposa. Monsieur Navarro vint aussi nous saluer et nous donna une lettre d'introduction auprès de sa famille.

A 5 heures, on nous avertit qu'il fallait embarquer ; on ne se fit pas prier pour plier bagage, je vous assure ; sur cette entrefaite, accoururent de part et d'autre des muchachos pour avoir des médailles (*medazita*, comme dit le bas peuple.) De pauvres femmes aussi venaient se jeter à nos genoux, nous baisaient les mains, nous demandant la bénédiction, devant des Rvds. Pères, s'il vous plaît..... Notre bonne femme après s'être donné tout le trouble imaginable pour faire transporter nos malles, vint avec toute sa famille nous reconduire jusque dans le bâtiment où nous restâmes à l'ancre jusqu'au lendemain.

La nuit se passa bien médiocrement, pour un instant nous regrettâmes notre humble hutte. C'est à qui ne se serait pas couchée ; les rats, les coquerelles, oh ! mais, de quatre pouces de long je crois, infestaient le bâtiment ; l'abondance en était assez grande pour effrayer une armée. Nous essayâmes de livrer bataille à la gente coquerelle, mais inutilement ; nous nous décourageâmes voyant l'impossibilité d'en massacrer autant : nous leur cédâmes la victoire.

Quelques-unes ne pouvant se décider à dormir ainsi, prirent le parti de passer la nuit sur le pont ; les autres se sacrifièrent : M. de Ste. Perpétue, Ste. Agathe et M. du Bon Pasteur se jetèrent sur leur hamac, les souliers dans les pieds.

A trois heures nos chères sœurs purent prendre un peu de repos dans leur lit sans être trop troublées jusqu'à huit heures.

Le 17 matin, à dix heures nous laissions Payta sans le moindre regret pour nous rendre à Guayaquil. Toute la journée nous fûmes toutes assez bien ; quelques-unes cependant, furent incommodées un peu ; rien de remarquable.

Le soir venant, notre acte de résignation était fait ; nos Très H. Supérieures avaient obtenu de meilleures places pour la nuit, et nous nous étions déjà couchées dans nos cabines ordinaires, la lumière éteinte, afin d'être moins visitées par nos braves coquerelles, quand au bout de quelques instants, on vint nous demander une de nos cabines pour Monseigneur ; sans plus tarder, nous saisissons nos matelas, nos couvertures, et le bagage sur les épaules nous courons rejoindre de l'autre côté nos Sœurs qui avaient des places vacantes ; il ne nous restait plus qu'à rapprocher notre mur de séparation, le rideau de laine : les hommes de chambre s'en occupèrent ; nous les voyions en arrière qui faisaient nos portraits et pouffaient de rire ; nous les laissâmes s'amuser à nos dépens.

Le 18, Dimanche nous eûmes deux messes sur le vapeur : la première fut celle de notre digne évêque. Six de nous eurent la consolation de faire la sainte communion distribuée par sa Grâce : la deuxième par un révérend père Jésuite à laquelle assistèrent ceux qui n'avaient pu entendre la première. La journée fut assez monotone. Dans l'après-midi nous passâmes des îles vraiment admirables par leur végétation. Leur aspect nous présente celui d'un paradis terrestre : jamais, nous n'avons rien vu de comparable en Canada. Saisies d'admiration, nous ne pouvions nous rassasier de contempler tant de magnificences réunies ; nous bénissions du fond du cœur la main toute puissante et la bonté du Dieu créateur, qui semble avoir voulu, par ces riants oasis, réjouir la vue du voyageur et le distraire de la monotonie de la mer.

A quatre heures, nous laissons l'Océan pour entrer dans le Golfe de Guayaquil. Il était près de 9 heures quand on donna le signal de l'arrivée. Nous nous réjouissions dans

l'attente où nous étions, de descendre immédiatement quand une épreuve inattendue vint mettre obstacle à nos désirs. D'abord, le vaisseau qui nous portait n'ayant pas droit de port en ce golfe, son Excellence le gouverneur fit faire une défense expresse aux étrangers de débarquer avant que la visite fut faite ; et quand, sur les instances du capitaine, monsieur donna son consentement, il était trop tard pour que nous puissions nous aventurer dans la ville ; nous fûmes donc forcées de sacrifier encore une nuit en cette compagnie qui ne nous était pas bien agréable, les rats.

Depuis longtemps, nous étions attendues de toute part. Les révérendes sœurs de charité de cette ville avaient par avance fait préparer une maison pour nous recevoir. Dès le soir, à notre arrivée, elles vinrent à notre rencontre, mais ne nous ayant pas trouvées, elles revinrent dès le matin, le 19 pour nous offrir une bienveillante hospitalité.

Madame la Supérieure voulut bien s'enquérir elle-même du jour de notre départ de ce poste, et nous acheta plusieurs articles nécessaires pour traverser les montagnes.

Au commencement de Mai, nous dit on, le Gouvernement nous croyant à Guayaquil, députa vers nous, une ambassade des mieux organisées. Cent hommes (soldats) munis de provisions, et 70 mules avaient été dispersés de distance en distance et mis à notre disposition. Du nombre des ambassadeurs, nous citerons le bon frère supérieur de la doctrine chrétienne de Quito, qui attendit pendant un long mois pour n'avoir que la déception de s'en retourner seul. Une épidémie qui existait alors dans la cité, atteignit plusieurs de ces pauvres soldats qui pour la plupart en moururent.

Le premier jour fut employé à rendre et à recevoir des visites ; les bonnes Sœurs de Charité, au nombre de huit, nous accompagnaient ; on eût dit que nous faisons une procession. Nous commençâmes par Monsieur le Gouverneur dans son palais ; puis ensuite vint le tour de sa Dame dans sa résidence privée. De là, nous nous rendîmes à l'Evêché présenter nos hommages à Sa Grandeur Monseigneur Lisarsaburo ; nous eûmes, à cette occasion, l'honneur de saluer notre gracieux Archevêque. Nous allâmes,

outre cela, dans trois ou quatre demeures. En passant, nous entrâmes dans la Cathédrale assez élégante au loin ; mais dont l'apparence est tout-à-fait trompeuse.

En revenant, nous crûmes nous perdre au milieu de ces rues tortueuses et infectes, qui reçoivent toutes les saletés des environs. A chaque pas, c'est un petit : "*prenez y garde!*" L'herbe y pousse partout au grand plaisir des animaux qui y rôdent. On ne peut détourner son attention de devant soi sans heurter le pied, au grand risque de se casser le nez ; quelques-unes de ces rues, bien rares, sont un peu mieux tenues et pavées en pierre. Le dos de la mule, souffre tous charroyages. Deux seules voitures, dont l'une converte, sont le partage de la ville entière ; vous pouvez juger de la campagne maintenant.

Les pluies continuelles qu'il y fait pendant la saison de l'hiver, inondent tellement la terre, qu'elle devient massée, impraticable, durant les six mois de sècheresse ; les habitants y vivent de la pêche, de quelques fruits du pays et des provisions importées de l'étranger.

Dans la nuit, nous fûmes dérangées par un bal de sauvages, qui dans leur fol amusement, poussaient des cris épouvantables, sautaient, jouaient du tambour sur les tables, etc... Le matin, nous étant informées de ce vacarme, les bonnes Sœurs nous dirent que ce devait être à l'occasion de quelque mariage qui d'ordinaire ont lieu la nuit.

Le 20, quatre assistèrent au Saint Sacrifice de la Messe, à l'église voisine. Les manières originales du petit servant *sans surplis* nous distrayèrent beaucoup, bien que malgré nous ; à chaque génuflexion, le drôle ajoutait des petits sauts, puis se tournait pour nous regarder. Telles sont les habitudes, je dirai presque en général, on respecte peu, malheureusement, le Saint Sacrement, la dernière classe surtout.

De retour, ma Sœur Ste. Arsène sortit pour affaires avec Madame la Supérieure des Sœurs de Charité.

Dans l'après-midi le Révérend Père Lopiz vint nous confesser.

Le 21, nous entendîmes la Messe et fîmes la Sainte Communion pour remercier le Ciel de sa constante protection envers nous. Dans l'avant-midi, Notre Révérendissime

Archevêque, son Secrétaire, Sa Grandeur l'Evêque de Guyaquil et un autre Monsieur Prêtre, nous honorèrent d'une visite ; puis à leur tour, dans l'après-midi, les bons Frères de la Doctrine Chrétienne et la Dame de Monsieur le Gouverneur. Son Excellence Elle-même, fit preuve d'une grande bonté à notre égard en payant notre passage jusqu'à Bodega.

Après avoir fait charger nos valises, il nous envoya, en sus, à chacune un uniforme complet pour nous préserver des intemperies des bois que nous allions traverser. Ce costume consistait en un magnifique chapeau de muchacho, avec une toile cirée jaune pour empêcher la pluie de pénétrer ; une jolie paire de gants de laine verts ; puis deux de ces élégants ponchos (en espagnol pontchos) dont l'un était une espèce de callicot barré de diverses nuances ; l'autre de drap de Lyon avec doublure pareille, le dessus rouge et le dessous de couleurs différentes, jaune, bleu, violet, etc : Les ponchos sont des morceaux de deux verges carrés ayant un trou dans le milieu juste pour se passer la tête et que portent tous les Indiens sans exception ; c'est surtout très-commode pour voyager à cheval.

Le soir, chacune eut la précaution de se pourvoir d'un petit sac portatif, pour traîner sur la mule, contenant une change de lingg, un couvert, un pot de ferblanc pour boire le café, l'eau, etc.

Monseigneur l'Archevêque, suspendant son voyage de quelques jours pour régler des affaires, fit le partage de ses sujets : nous associa trois Révérends Pères dont un frère convers ; puis retint l'autre partie pour l'escorter.

Une des bonnes Sœurs de Charité dont la santé était altérée par la mauvaise température du lieu, profita de notre occasion pour venir se remettre dans une de leur mission à Quito où l'air est plus salubre, Monsieur Zaramillo, citoyen très-respectable de la Cité et très expérimenté dans le trajet des montagnes, se trouvant actuellement occupé à Guyaquil, fut prié par Madame la Supérieure des Sœurs de Charité de vouloir bien se charger de l'intendance de notre voyage. L'obligeant Monsieur, quoique sa présence fut requise à Guyaquil, céda aux vives instances qu'on lui fit.

Nous voilà encore une fois parfaitement organisées : trois chefs d'administration à nos ordres : chef spirituel le Rvd. Père Lopiz ; chef temporel Sénor Zaranillo, que nous avons surnommé (el Padre caporal) et chef Official Sénor Larrea que nous rejoignîmes plus loin.

Le 22 à 5 heures, nous étions à la chapelle des Rvdes. Sœurs, pour puiser de nouvelles forces dans le débonnaire cœur de Jésus, avant de reprendre notre pérégrination. Nous déposâmes nos sacs à terre pour entendre la Messe et recevoir le pain du voyageur. A la suite de l'action de grâce, après avoir pris quelque peu d'aliments, nous entreprîmes une traversée d'un jour sur la rivière Guayas ou Guayaquil très-étroite mais où les caïmans sont si abondants que nous en avons comptés plus d'un cent : nous en apercevions d'énormes sur les bancs de sable qui se chauffaient au soleil : le capitaine et quelques passagers en tuèrent un grand nombre à coup de fusil ; un de ces monstres fut apporté dans le Steamboat à la grande satisfaction de notre curiosité. Cette plage est très agréable à parcourir ; chaque côté de la rivière, nous présente des variétés merveilleuses : tantôt c'est une vaste plaine qui se déroule à nos yeux verdoyante, tantôt c'est une de ces belles vallées qui, silencieuse et calme nous porte à une douce, sainte rêverie ; une autre fois c'est une petite colline à pente douce et gracieuse qui nous transporte d'admiration et semble incliner notre cœur vers la divine Majesté ; toutes ces richesses naturelles forment un grand contraste avec la pauvreté des misérables Indiens.

A midi on sonna pour le dîner ; par respect, on nous fit les honneurs de la première table ; comme partout ailleurs on voulut faire la cérémonie des cinq services ; d'abord la nappe qui couvrait la *mesa* (table) était un vieux chiffon de toile tout troué, rongé par les souris et qui, suivant toute apparence, n'avait pas vu l'eau depuis des mois. Pour premier service, on nous donna une soupe au vermisselle, pour second quelques bouchées de viande pas trop excellente ; pour troisième un mélange de riz avec des pois ; le quatrième (le désert) la moitié d'une figue : enfin pour cinquième et dernier service, une petite tasse de cho-

colat. Nous nous retirâmes sans avoir trop assouvi la faim, sans perdre, non plus, notre gaieté ordinaire ; d'ailleurs le plaisir que nous avions à regarder la végétation nous fit bientôt tout oublier. Sur ces côtes sont quelques petits villages disséminés de distances en distances, tel que : Sambarroudont, Pimocha et Babahoyo. A Pimocha nous y avons remarqué une église très simple et pauvre devant laquelle était le clocher consistant en deux piquets plantés avec disjonction ; un bâton passé de travers soutenant quatre cloches, mais dont aucune n'était le bourdon de Montréal.

Nous arrivions à 5 heures à Bodegas où n'ayant trouvé aucun hôtel, nous restâmes dans le bâtiment jusqu'au jour suivant. Monsieur Flores, Gouverneur du canton et frère du senor Flores de Washington, vint à bord ; il nous offrit pour hospitalité, la maison du Gouvernement qui venait d'être terminée ; " mais que faire, repartit Son Excellence, vous serez denuées de tout là-dedans " ; il nous fit entendre qu'il nous était plus avantageux de rester où nous étions. Quant à sa maison privée, il ne pouvait non plus en disposer vu qu'on y travaillait encore.

Le 23, n'ayant pu avoir des mules en ce quartier, nous continuâmes la traversée en canot : deux furent employés pour l'équipage ; les Sœurs dans un, les Messieurs dans l'autre. Nous étions toutes au fond, assises bien gracieusement comme des sauvagesses. La pluie commençant à tomber un peu, nous tirâmes notre capuchon sur la tête, par dessus notre mignon chapeau jaune ; des machachas n'étaient pas pires que nous. Toute la matinée nous fûmes assez au large : mais à mesure que nous avancions, la rivière allait toujours se rétrécissant et finit par se perdre dans les montagnes ; certains espaces donnaient juste le passage du canot. A midi, nous arrê tâmes dans une de ces petites maisons, ou plutôt dans une tente de sauvages, demeures les plus communes dans ces régions ; alors le bon Frère se mit diligemment aux frais du dîner : pour quelques sous, nous eûmes quantité de viande, tendue par lambeaux sur une perche, depuis je ne sais quand ; les aliments étant apprêtés, la table mise, (si on peut appeler table, trois bouts

de planches sales sur deux bûches de bois) nous nous rangeâmes tout autour ; nos sièges étaient nos talons ; quatre ou cinq assiettes avec quelques cueillères de bois composaient le service de table. Chacun des Révérends Pères comme nous, prit son repas comme il put : le pain d'une main, la viande de l'autre. Jamais dîner ne fut si bien assaisonné d'appétit, surtout de plaisir. Après s'être fortifiées, on redescendit gaiement dans le canot pour jusqu'au soir ; au milieu de cette immense et épaisse forêt. Oh ! qu'agréable fut ce trajet ! nous aurions voulu qu'il se prolongeât bien au-delà. La main seule du Divin Architecte peut opérer de semblables prodiges dans la nature, prodiges qui surpassent l'imagination de l'homme ! Impossible de rendre l'impression que leur premier aspect produit en nous ! Quelquefois c'est un joli rideau de branches entrelacées qui comme de charmants berceaux, couvre le passage ; une autre fois, ce sont des arbres qui s'élèvent majestueusement, dont les branches recourbées et jointes aux extrémités, forment une espèce de voûte ; quelques-unes de ces branches descendent si bas, que bien souvent il nous fallait faire des prosternations jusqu'au fond du canot pour ne pas s'embarasser ; plus loin, c'est un magnifique buisson que vous apercevez ; continuellement se présente quelque chose qui vous laisse dans l'étonnement. Dans différentes places, l'herbe était tellement éprise sur les eaux, que nos pauvres canotiers déployaient toutes leurs forces, suant presque sang et eau pour pénétrer à travers ; alors immédiatement nous implorions l'aide du bon Saint Joseph qui était toujours obéissant à notre appel.

(A Continuer).